

# Archiloque et Thasos : histoire et poésie

Autor(en): **Pouilloux, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **10 (1964)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-660613>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

I

J. POUILLOUX

Archiloque et Thasos: histoire et poésie



## ARCHILOQUE ET THASOS: HISTOIRE ET POÉSIE

CAPRICE du sort qui préside à la survie des textes et des époques ! Les poèmes d'Homère nous sont parvenus en entier ; les fouilles de Troie, de Mycènes, de Pylos, le déchiffrement du linéaire B nous rendent chaque jour plus proche le temps d'Agamemnon, d'Ulysse ou du vieux Nestor ; quand on retrouve à Dendra une cuirasse du douzième siècle, elle illustre terme à terme la description de l'*Iliade*<sup>1</sup> ; grâce à elle nous entendons revivre par delà les âges le fracas des héros d'Homère mordant la poussière. A peine entre-t-on dans les siècles suivants, tout change, tout échappe. « L'âge lyrique » de la Grèce appartient encore aux « temps noirs », du moins en ses débuts<sup>2</sup>. Et pourtant quelle floraison ! Quand les cités grecques surgissent depuis l'extrême Occident et la lointaine Marseille, jusqu'à Panticapée au Nord ou jusqu'à Tanais, affirmant la volonté de vivre d'une race trop à l'étroit sur une terre pauvre, alors, précisément, les poètes, nourris d'Homère, mais rompant avec la tradition épique, inventent des formes neuves, composent sur des rythmes inconnus pour dire leur angoisse ou leur joie triomphante ; ils ne chantent plus la geste héroïque ; mais leur propre action à l'heure où ils s'engagent sur les pas des héros pour conquérir le monde : poésie nouvelle, personnelle, qui ose tout dire de ce qu'est l'homme, de sa volonté de puissance, de ses terreurs paniques, de ses joies charnelles comme de ses déceptions d'amour. Jamais littérature et action ne furent plus étroitement solidaires ; plus encore dans l'œuvre d'Archiloque que dans aucune autre : la tâche du

<sup>1</sup> Cf. *BCH*, 85, 1961, pp. 671-675 ; *Iliade*, IV, 130-138. <sup>2</sup> Cf. A. R. BURN, *The Lyric Age of Greece*, pp. 157 sqq. ; B. SNELL, *Die Entdeckung des Geistes*, 3 (1955), pp. 83 sqq. ; B. SNELL, *Poetry and Society*, pp. 28 sqq. ; C. ROEBUCK, *Ionian Trade and Colonization*, pp. 105 sqq.



soldat et celle du poète, la vie du citoyen et celle de l'amant sont tissées des mêmes fils, inextricablement mêlés<sup>1</sup>. La chance a voulu que le fils du fondateur de Thasos fût tout à la fois un combattant et un poète, qu'il participât, non pas sans doute à l'établissement premier, mais aux premières conquêtes thasiennes sur le continent, qu'il vécût en un temps où tout pouvait être constamment remis en question, où l'existence de la cité demeurerait si précaire qu'elle reposait tout entière dans le courage et la bonne entente des colons sur la terre nouvelle. Archiloque a raconté lui-même les péripéties de cette grande entreprise, non pas certes comme une histoire destinée à instruire les générations futures, mais comme le prétexte et la justification des élans d'amour et de haine, de joie ou de colère, qui l'emportaient. A tout le moins le poète était-il tout proche des événements, trop proche en vérité pour les juger objectivement — ce qu'il ne se proposait pas, témoin seulement et acteur dans cette difficile conquête où l'hellénisme des Cyclades s'imposait aux « Barbares » du Nord. Par une rencontre non moins heureuse, la cité thasienne que les Pariens s'en vinrent fonder au début du VII<sup>e</sup> siècle a été conservée, explorée, retrouvée. Un demi-siècle de recherches systématiques lui ont peu à peu rendu son visage et son histoire antiques. S'agissant d'une époque aussi mal connue, peu de cités pourraient profiter d'une telle aubaine où l'on verrait les documents littéraires s'inscrire dans la réalité archéologique, où l'on suivrait pas à pas, pour ainsi dire, le poète Archiloque dans sa conquête aventureuse.

<sup>1</sup> Toutes les citations et les références d'Archiloque marquées LB., ainsi que la plupart des traductions sont empruntées à BONNARD-LASSERRE, *Archiloque. Fragments*, Collection des Universités de France, Paris 1958; on a constamment utilisé en même temps E. DIEHL, *Anthologia Lyrica Graeca*<sup>3</sup> (R. BEUTLER), fasc. 3, pp. 1-48 (auquel renvoient les références ordinaires) et M. TREU, *Archilochos* (München, 1959) avec la traduction et le commentaire en allemand.

La déception n'en est que plus amère: plus qu'une autre l'œuvre du poète a souffert, mutilée par le temps. Ce ne sont plus désormais que fragments épars où nous nous réjouissons de lire quatre vers d'affilée; trop souvent un grammairien ou un glossateur ne nous a gardé qu'un mot isolé, évocateur certes, mais que l'on interprète à tout sens. Quand d'aventure un papyrus de Londres <sup>1</sup> ou une inscription de Paros <sup>2</sup> révèle un nouveau poème, il est si mutilé qu'il irrite l'imagination plus qu'il ne la contente, qu'il anime les querelles des érudits plutôt qu'il n'apporte de satisfaction à l'amateur de poésie ou à l'historien. Et pourtant, si misérables que soient ces vestiges, ils ont été longtemps notre seule source d'information <sup>3</sup>. La cité des temps classiques, hellénistiques, de l'époque romaine reparaissait peu à peu dans les monuments et les textes épigraphiques; rien ne nous reportait aux origines de la cité, à l'époque où Télésiclès débarquait avec ses compagnons, ou bien, au moment où, avec la génération suivante, Archiloque arrivait à son tour. En 1941 F. Jacoby traitant de la date d'Archiloque constatait que notre documentation restait purement littéraire <sup>4</sup>. Dans une étude publiée en 1954, on devait encore se borner à n'utiliser que les pauvres données éparses dans les fragments du poète pour essayer de fixer les traits de la cité naissante <sup>5</sup>. Peut-être est-ce même céder un peu au romanesque que d'écrire avec A. Bonnard dans l'introduction à son édition des fragments: « Certes, la vie à Thasos n'était pas facile. Vingt ans plus tôt les colons de Télésiclès ne s'étaient pas installés dans l'île sans combat. Ils avaient eu à lutter non seulement contre les indigènes à demi-sauvages, mais aussi contre les colons d'autres cités

<sup>1</sup> E. LOBEL, *Oxyrhynchi Papyri*, XXII, fragment du papyrus 2310.

<sup>2</sup> N. M. KONTOLEON, *Ephem. Arch.*, 1953, pp. 32-95, Νέαι ἐπιγραφαι περὶ τοῦ Ἀρχιλόχου ἐκ Πάρου. <sup>3</sup> G. SEMERANO, *Archilocho nel giudizio del passato*, in *Maia*, 4, 1951, p. 184, applique à Archiloque l'expression de Synésios de Cyrène à l'Athènes de son temps: «una rovina armoniosa».

<sup>4</sup> F. JACOBY, *The Date of Archilochos*, in *The Classical Quarterly*, 1941, p. 98.

<sup>5</sup> J. POUILLOUX, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, I, pp. 29 sqq.

grecques<sup>1</sup>». C'est en tout cas se borner aux seuls témoignages des textes littéraires: autant les indigènes à demi-sauvages que les colons venus d'autres cités grecques sont issus d'une interprétation d'Archiloque; supposition vraisemblable, simple hypothèse pourtant qu'aucune réalité n'étayait encore. En 1959, présentant à son tour les fragments d'Archiloque, M. Treu notait à nouveau que les découvertes récentes ne permettaient pas de donner à l'œuvre du poète le cadre qui eût permis de la mieux comprendre<sup>2</sup>. Les plus récents fouilleurs de Thasos, eux-mêmes, constatent que « la confrontation entre les raisonnements menés sur la tradition écrite et les données matérielles de l'archéologie n'a jamais été faite, faute de trouvailles assez anciennes ». <sup>3</sup> Telle a été cependant l'importance des monuments mis au jour depuis dix ans que l'on peut juger le moment venu de tenter une première comparaison, esquisse assurément, bien plus que tableau achevé; mais on peut espérer la définir davantage avec le progrès des recherches<sup>4</sup>. Aussi bien, pour établir ce dialogue entre les textes et les réalités, convient-il de récapituler ce qu'Archiloque nous apprend de Thasos avant de chercher ce que, désormais, Thasos nous apprend d'Archiloque.

\* \* \*

<sup>1</sup> A. BONNARD, *Archiloque. Fragments*, p. xvi.    <sup>2</sup> M. TREU, *Archilochos*, p. 155.    <sup>3</sup> F. SALVIAT-N. WEILL, *Un plat du VII<sup>e</sup> siècle à Thasos: Bellérophon et la Chimère*, in *BCH*, 84, 1960, p. 383.    <sup>4</sup> Ces découvertes sont dues essentiellement à P. Bernard, F. Salviat et N. Weill envers qui j'ai contracté une dette toute particulière de reconnaissance. Je n'ai pas seulement pu assister à leurs fouilles, discuter avec eux de leurs découvertes, mais ils m'ont fait constamment profiter des études qu'ils faisaient, N. Weill, sur les figurines archaïques, F. Salviat, sur la céramique du VII<sup>e</sup> siècle. Enfin P. Bernard a eu l'extrême gentillesse de me communiquer en manuscrit un article à paraître dans le *BCH*, 88, 1964/I où il étudie les documents céramiques les plus anciens que l'on ait trouvés à Thasos. Qu'ils soient, tous les trois vivement remerciés de leur obligeante amitié.

Ce qu'Archiloque nous apprend de Thasos? Le bilan, apparemment, est fait depuis longtemps; et, somme toute, il se résout à peu de choses. Mais l'indigence de la documentation est telle que l'on a tout voulu mettre en œuvre pour interpréter jusqu'au moindre signe. Trop peut-être, car, à travers la multiplicité des hypothèses et des controverses, il n'est pas facile de s'en tenir à une information objective<sup>1</sup>. On peut néanmoins sans excès s'efforcer d'y définir une chronologie, y retrouver un cadre géographique et humain, des acteurs aussi avec leurs traits particuliers et leur morale, le climat enfin d'une époque aventureuse et dure.

Les controverses les plus vives ont porté d'abord sur les dates. Elles prenaient leur point de départ dans trois fragments, malheureusement éloignés de tout contexte: l'allusion à une éclipse où « Zeus; père des Olympiens, a fait la nuit en plein midi obscurcissant l'éclat d'un brillant soleil »:

ἐπειδὴ Ζεὺς πατὴρ Ὀλυμπίων  
ἐκ μεσημβρίας ἔθηκε νύκτ' ἀποκρύψας φάος  
ἡλίου λάμποντος (*Fr.* 74 D., l. 2-5);

la mention des richesses de Gygès:

οὐ μοι τὰ Γύγῳ τοῦ πολυχρύσου μέλει (*Fr.* 22 D., l. 1),

indication d'où Hérodote avait déjà conclu au synchronisme d'Archiloque et du roi de Lydie (*Hdt.* I, 12); le rappel enfin des malheurs des Magnètes:

κλαίω τὰ Θασίων, οὐ τὰ Μαγνήτων κακὰ (*Fr.* 19 D.).

<sup>1</sup> Cf. cette remarque désabusée d'A. BONNARD, *Archiloque. Fragments*, p. 77: « quel échafaudage d'hypothèses dans cet assemblage et cette interprétation des fragments, dont certains n'ont peut-être rien à voir ensemble ». Pour l'interprétation et la reconstruction de l'œuvre d'Archiloque, cf. F. LASSERRE, *Les épodes d'Archiloque*, Paris 1950, toujours ingénieux et passionnant; on hésite pourtant à souscrire toujours aux conclusions d'une virtuosité constamment déployée; des découvertes récentes, à Thasos même, ont brillamment confirmé certaines intuitions de F. LASSERRE.



Certes, on a tiré dans des sens bien opposés les pauvres données de ces quelques vers. Mais, dès 1941, grâce aux concordances dans les annales orientales entre les règnes de Gygès et d'Assurbanipal, F. Jacoby a fixé le règne de Gygès aux années 687-651; la récente étude de Van Compernelle, menée apparemment de manière indépendante, est parvenue aux mêmes conclusions<sup>1</sup>. La mention des malheurs des Magnètes conduit à une précision plus grande puisqu'il ne peut être question que de la destruction de Magnésie du Méandre par les Trères en 652. Le fragment d'Archiloque ne saurait ainsi intervenir qu'après cette date, et sans doute non loin d'elle, même si la catastrophe a eu un tel retentissement qu'elle a pu passer pour le symbole des incertitudes humaines. C'est ainsi aux environs de 650 que l'on saisit le plus sûrement l'activité du poète.

Reste la mention de l'éclipse. Les données de l'astronomie fournissent deux dates sûres: 711 et 648 entre lesquelles on a hésité. A. Blakeway, partisan d'une chronologie haute, s'était rallié à la date la plus ancienne; F. Jacoby, au contraire, préférait celle de 648, quand il eut pu assurer le temps du règne de Gygès. Mais F. Lasserre, tout en reconnaissant la valeur des repères fixés par F. Jacoby, a tenté de garder la date de 711: Archiloque placerait « dans la bouche de son père, au lendemain de la fondation de la colonie, donc en 648, la fameuse évocation qui ouvre le *Fr.* 82 LB. (= 74 D.) »<sup>2</sup>. Si ingénieuse que soit l'explication de F. Lasserre, et tout particulièrement l'exégèse d'un texte d'Aristote, elle ne paraît pas contraignante. S'il est vrai que dans l'expression τὸν πατέρα du texte d'Aristote, l'article peut prendre la valeur possessive, il est également possible qu'il désigne le héros que le poète a mis en scène; ne ren-

<sup>1</sup> F. JACOBY, *The date of Archilochos* — cf. supra; R. VAN COMPERNELLE, *Etude de chronologie et d'historiographie sicilote* (1960), p. 127; pp. 131-132.

<sup>2</sup> F. LASSERRE, *Museum Helveticum*, 4, 1947, p. 1 sqq.; *Les épodes d'Archiloque*, p. 293.

contre-t-on pas dans le même texte de la *Rhétorique*: ὁ Αἴμων ὁ Σοφοκλέους pour qualifier l'Hémon de Sophocle? Quand on a l'assurance de situer l'activité d'Archiloque aux environs de 650, il est plus naturel de placer en 648 la date de l'éclipse, cause d'une panique encore présente au souvenir du poète et de ses auditeurs: « la pâle peur a saisi les hommes » (ὠχρὸν δ' ἦλθ' ἐπ' ἀνθρώπους δέος, *Fr.* 74 D., l. 4)? S'il en est bien ainsi — et M. Treu<sup>1</sup> en dernier lieu l'a volontiers admis — toutes les indications chronologiques fondées sur les textes concourent à placer l'activité d'Archiloque aux environs de 650. L'*acmé* du poète daterait de ce temps, toute proche peut-être de sa disparition, même si l'on est maintenant assuré qu'il revint mourir à Paros.

Mais dès lors, puisque le poète mourut de mort violente les armes à la main, nul besoin de le maintenir jusqu'à 80 ans sur le champ de bataille, comme le proposait A. Blakeway; nul besoin, non plus, de le garder jusqu'à la soixantaine parmi les combattants, comme le veulent A. Bonnard et F. Lasserre. Il n'est pas nécessaire qu'Archiloque ait été âgé quand son père partit dans les années 680 fonder à Thasos la colonie parienne. Il est certain en effet que le poète n'appartenait pas à l'expédition première et A. R. Burn en a douté trop vite<sup>2</sup>. La comparaison des deux oracles — vrais ou apocryphes, l'un rendu à son père, l'autre à lui-même, en donne l'assurance: « Annonce aux Pariens, disait la Pythie à Télésiclès, que je t'invite à fonder dans l'île Brumeuse une ville qu'on voit de loin »:

Ἄγγελον Παρίοις, Τελεσίκλεις, ὡς σε κελεύω  
νήσω ἐν Ἡερίῃ κτίζειν εὐδείελον ἄστν (Eus., *PE*, VI, 7, 256 b)

et le poète rapportait qu'il tenait cet ordre d'Apollon: « Archiloque, va à Thasos et habite l'île Glorieuse »:

Ἄρχιλοχ' εἰς Θάσον ἐλθὲ καὶ οἴκει εὐκλέα νῆσον (*Fr.* 265 LB.).

<sup>1</sup> M. TREU, *Archilochos*, p. 173.    <sup>2</sup> A. R. BURN, *The Lyric Age of Greece*, p. 159.

Doublet, mais aux variantes significatives ! οἴκει a remplacé κτίζειν, comme εὐκλέα rappelle εὐδείελον, en y ajoutant une idée de prospérité que ne saurait évoquer εὐδείελος, uniquement descriptif dans sa précision. Enfin c'est vers une cité qui porte un nom, vers Thasos et non l'île Brumeuse, qu'Archiloque s'en va. Même si les raisons qu'alléguait la malignité de Critias n'étaient pas les seules, il est clair en tout cas que le poète vint vers une cité déjà établie, sinon forte encore, dans les années 660-650 sans doute. Indication précieuse née de la convergence de trois allusions perdues dans leur isolement : ainsi Archiloque, à lui seul, situe dans le temps et son action propre et les débuts de la cité thasienne.

Il a fait plus encore en définissant le cadre géographique de son action. Rien de moins descriptif assurément que cette poésie allusive, faite le plus souvent pour exprimer des sentiments : joies, dépit ou colères. Son île de Paros ne lui suffisait pas : « Laisse Paros, dit-il, ses figues et la vie de ses marins » :

ἔα Πάρον καὶ σῦκα κεῖνα καὶ θαλάσσιον βίον (*Fr.* 53 D.).

Thasos était loin pourtant, et dures les colères de Poseidon, car « bien des fois sur les espaces de la mer bouclée d'écume on implorait la douceur du retour » (*Fr.* 12 D.). Si glorieuse que l'oracle l'eût dite (εὐκλέα, *Fr.* 265 LB.), l'île où l'on abordait n'était pas « un beau pays attirant, désirable comme les rives du Siris » :

οὐ γάρ τι καλὸς χῶρος οὐδ' ἐφίμερος  
οὐδ' ἐρατός, οἶος ἀμφὶ Σίριος ρόας (*Fr.* 18 D.);

on la découvrait au contraire « comme le dos d'un âne, avec sa couronne de bois sauvage »

ἦδε δ' ὥστ' ὄνου ῥάχισ  
ἔστηκεν ὕλης ἀγρίης ἐπιστεφής (*Fr.* 18. D.).

Sans doute a-t-on voulu trop réduire à une insulte ou à une marque de désillusion ce qui était un souvenir de chose vue. Que l'on découvre la cité venant de l'Ouest, la crête du Saint-Elie se dresse toute grise au-dessus des pentes boisées montant à l'assaut du sommet chauve. Quand on longe au contraire la côte Est — et de nos jours encore en venant de Paros c'est la route la plus courte<sup>1</sup> — la comparaison du poète apparaît tout aussi justifiée, tant la longue cime de l'Hypsarion évoque l'échine osseuse d'un âne au-dessus des forêts magnifiques, de tout temps gloire et richesse de la grande île. Comme Archiloque devait être sensible à cette somptueuse verdure, lui qui arrivait de son île de marbre, rocher des Cyclades au milieu des flots !

Le poète avait-il décrit la cité où il aborda ? La longue inscription que Sosthénès de Paros avait fait graver au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. en conservait-elle le souvenir dans les extraits tirés de la chronique parienne de Déméas (*Fr.* 51 D.) ? Il n'en reste plus guère de trace. Au moins y lit-on la mention d'une fortification, d'une tour (πύργος, *Fr.* 51 IV A D., l. 50), autour de laquelle on combat sous la protection d'Athéna (*Fr.* 51 IV A D., l. 48: παῖς Ἀθηναίη Διός). Si le passage se rapporte bien à une bataille livrée à Thasos au moment où Archiloque arriva, la colonie parienne était déjà fortifiée de murs de pierre (ἐκ λίθων, *Fr.* 91 D., l. 9). Les nouveaux venus ne se cantonnèrent pas longtemps à Thasos. Leur activité débordait déjà sur la côte en face, dans cette Pérée qui devait être la richesse de la cité aux siècles suivants. A l'Est, ils disputaient Strymé aux gens de Maronée (*Fr.* 299 LB.); à l'Occident, ils avaient apparemment pris pied jusqu'à Toronée (*Fr.* 81 LB., l. 21): dès les années 650 toute l'aire d'expansion de la cité était définie, mais il fallait s'y maintenir. Or la vie

<sup>1</sup> C'est pour faciliter cette route qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle le notable thasien Akératos, fils de Phrasiéridès, magistrat à la fois à Thasos et à Paros, avait fait élever le phare-tombeau dont les ruines occupent encore le promontoire au Nord de la baie de Potamia.



n'y était pas facile. On n'y rencontrait pas seulement l'opposition des autres cités conquérantes, nouvellement installées elles aussi, comme Maronée; *les chiens de Thrace* (κυσὶ Θρείξιιν, *Fr.* 51 I A D., l. 48) n'acceptaient pas toujours la tutelle des arrivants; il fallait parfois, si l'on voulait avoir la vie sauve, abandonner son bouclier aux mains des Saiens (ἀσπίδι μὲν Σαίων τις ἀγάλλεται, *Fr.* 6 D., l. 1). Plus encore, en effet, que la topographie ou la géographie, l'atmosphère de ces équipées, l'état d'âme des conquérants reparaissent dans les fragments épars, sauvés par hasard du naufrage.

Etaient-ils un millier qui partirent en renfort vers la cité du Nord au temps d'Archiloque? On l'a dit en se fondant sur un fragment d'une inscription de Paros (*Fr.* 51 IV A D., l. 22 χιλίους γὰρ ἄν[δρα]ς ἡμί[ν] ἐς Θά[σον]). De cette équipée, en tout cas, il nous reste des noms, compagnons ou chefs; certains peut-être de pauvres hères, crève la faim qu'évoque un fragment (52 D.: ἃ λιπερνῆτες πολῖται, τὰμὰ δὴ συνίετε ῥήματα); mais la noblesse d'autres origines transparait sous l'éclat des noms; Archénactidès ou Aisimidès, Kérykidès ou Arthiadès, dont la formation ou la consonance rappellent celles que l'on rencontre dans les plus anciennes listes de magistrats, à Paros comme à Thasos. Il suffit d'un trait pour faire revivre un visage ou un caractère; Charilaos le joyeux compagnon, Périclès, le gourmand parti sans payer son écot, Glaucos, « l'artiste en boucles », si fier de ses cheveux et de sa taille bien faite; sa qualité de στρατηγός ne le met pas à l'abri des railleries. Il existe entre les compagnons une franche et dure camaraderie<sup>1</sup>: « je sais aimer qui m'aime, haïr mon ennemi et l'abreuver d'injures: »

ἐπίσταμαί τοι τὸν φιλέοντα μὲν φιλέειν  
τὸν ἐχθρὸν ἐχθαίρειν τε καὶ κακοστομέειν (*Fr.* 35 LB., l. 10-11),

<sup>1</sup> Cf., sur cette atmosphère de camaraderie virile, B. SNELL, *Poetry and Society*, p. 29.

prévient un jour Archiloque, et ses poèmes attestent qu'il ne s'en est pas privé. Soldats d'aventure, tous pourraient redire ce que dit le poète: « de ma lance dépend ma ration d'orge, de ma lance mon vin d'Ismaros, et je le bois appuyé sur ma lance »:

ἐν δορὶ μὲν μοι μάζα μεμαγμένη, ἐν δορὶ δ' οἶνος  
Ἴσμαρικός· πίνω δ' ἐν δορὶ κεκλιμένος. (*Fr.* 2 D.);

et l'exhortation à Glaucos traduit bien une mentalité: « Glaucos, tiens un mercenaire pour ami aussi longtemps qu'il se bat ».

Γλαῦκ', ἐπίκουρος ἀνὴρ τόσσον φίλος, ἔσκε μάχηται (*Fr.* 13 D.).

Ce sont tous des aventuriers, ardents au combat comme à la ripaille. Rien d'étonnant que, la guerre terminée, ils rencontrent bien des désillusions: « Mais aujourd'hui c'est Léophile qui commande, Léophile est le maître absolu: Tout est voué à Léophile. On n'entend que Léophile: »

νῦν δὲ Λεώφιλος μὲν ἄρχει, Λεώφιλος δ' ἐπικρατέει  
Λεωφίλω δὲ πάντα κεῖται, Λεωφίλου δ' ἀκούεται (*Fr.* 70 D. = 122 LB.).

Et peut-être est-ce un cri d'amertume plus que l'expression d'une réalité, cette réflexion du poète évoquant le jour « où la misère du peuple grec entier s'est donné rendez-vous à Thasos »

ὥς Πανελλήνων οἰζὺς ἐς Θάσον συνέδραμεν (*Fr.* 54 D.),

cette plainte sur Thasos « trois fois pitoyable » (Θάσον δὲ τὴν τρισοῖζυρὴν πόλιν, *Fr.* 124 LB.)? Car — et c'est en définitive le plus difficile et le plus incertain — quand devons-nous croire Archiloque sur parole? quand faut-il attribuer son expression à la colère ou à l'ironie? Si ingénieuses que soient toutes les reconstitutions, elles

demeurent toutes subjectives tant qu'on ne peut confronter le texte du poète avec une réalité contemporaine. Cette heure paraît enfin venue, partiellement du moins.

\* \* \*

Le hasard de l'enquête archéologique n'est pas seul responsable des circonstances nouvelles. A mesure que les fouilles progressent, on atteint les couches les plus profondes, les époques les plus voisines de la fondation de la cité: ainsi quand sur l'agora de Thasos, en 1954, la fin d'une longue campagne révéla le monument de Glaucos<sup>1</sup>; ainsi encore, quand en 1958 et 1959, au sanctuaire dominant la cité, on a pu effectuer les sondages en profondeur qui ont mis au jour des documents du VII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>; de même dans la ville basse, quand en 1960 et 1961 dans des quartiers d'habitation reconnus depuis longtemps, des fouilles profondes ont découvert les plus anciens établissements identifiés jusqu'ici à l'intérieur de la cité<sup>3</sup>. Au sanctuaire d'Artémis, au contraire, une véritable chance a fait apparaître, quelques centimètres à peine sous la surface du sol, le plus important dépôt d'objets archaïques que l'on eût jamais vu à Thasos<sup>4</sup>. Constitué au début du V<sup>e</sup> siècle, sans doute après la ruine du sanctuaire par les Athéniens de Cimon en 463, il renfermait les offrandes les plus diverses, remontant, pour certaines, aux débuts de la cité. Pour la première fois ces trouvailles ont apporté un matériel au moins contemporain des poèmes d'Archiloque. Dès lors une lumière nouvelle éclaire les textes.

Nous ne savons guère mieux ce qu'étaient ces « chiens de Thrace » dont parle le poète. Mais il est sûr que ce n'étaient

<sup>1</sup> *BCH*, 79, 1955, p. 75 sqq.    <sup>2</sup> *BCH*, 83, 1959, pp. 781-782; 84, 1960, pp. 864-866.    <sup>3</sup> *BCH*, 88, 1964, (à paraître).    <sup>4</sup> *BCH*, 82, 1958, pp. 808-814; 83, 1959, p. 775 sqq.

pas des sauvages à l'écart de toutes les routes du monde. Ils étaient seulement tournés vers d'autres régions. La vaisselle qu'ils employaient présente les formes que l'on connaît en Macédoine à l'époque préhistorique, grossiers vases à vin non tournés, fabriqués sur place, pour l'usage le plus courant. D'autres influences sont également sensibles, reportant toutes vers l'Est et le domaine éolien; des céramiques plus délicates rappellent exactement celles qu'on a trouvées non seulement à Samothrace voisine, mais aussi à Lesbos, à Lemnos, et à Troie. « Nouvelle sans doute, mais non surprenante est l'image de cette cité thasienne à peine naissante, toute proche de la culture indigène et de son habitat préhellénique, ouverte déjà au monde extérieur puisqu'y pénètrent les céramiques de Macédoine et d'Eolide, mais limitée encore à des horizons essentiellement nord-égéens »; ainsi conclut P. Bernard qui a eu le mérite de découvrir et d'étudier ces premiers témoins d'une occupation organisée à l'intérieur de la cité<sup>1</sup>. Nous pouvons même nous représenter les humbles cabanes qui constituaient alors le village, avec leur plan en abside, leurs murs à socle de pierres grossières pour fonder un clayonnage de roseaux recouverts d'argile. Il va de soi que la disposition du village primitif nous échappe; elle nous échappera sans doute toujours. C'est en tout cas dans les quartiers où l'occupation sera la plus dense à l'époque archaïque et classique, au pied de la colline mais en retrait sur la mer, plus exactement à la ligne de changement de pente, c'est là qu'apparaissent les premiers signes des établissements humains, là qu'Archiloque les découvrit, là aussi peut-être que Télésiclès les avait rencontrés en venant fonder la cité nouvelle.

Rien n'assure d'ailleurs que les débuts furent difficiles ou les nouveaux venus, mal accueillis. On a conclu depuis longtemps de l'alternance des noms grecs et des noms thraces

<sup>1</sup> P. BERNARD, in *BCH*, 88, 1964 (à paraître).



dans certaines familles à d'anciennes alliances entre colons et indigènes<sup>1</sup>. Ces ententes initiales sont plus vraisemblables encore maintenant que l'existence des échanges est également assurée avec d'autres pays, au Nord, à l'Est, sans doute aussi avec la lointaine Phénicie. On avait remarqué en lisant Hérodote que les noms des lieux-dits: Ainyra, Koinyra pouvaient répondre à des noms de métal chez les Phéniciens. Or tout récemment le dépôt de l'Artémision a produit des lions d'ivoire rigoureusement identiques à ceux que l'on avait trouvés à Zenjirli; ils datent, au plus tard, du deuxième quart du VII<sup>e</sup> siècle et sont contemporains, ou presque, du temps où Télésiclès arrivait<sup>2</sup>. Il y avait ainsi beaucoup plus que la Grèce au rendez-vous thasien, et les routes d'Ainyra que rappelle le fragment 307LB. d'Archiloque (ἐπ' Αἰνύρων ὁδῶν) étaient assurément fréquentées dès cette haute époque. Là aussi, sur la côte orientale de l'île, où Hérodote situait des mines d'or aux ressources prodigieuses, les dernières recherches ont fait apparaître des vases et des offrandes du VII<sup>e</sup> siècle en son début<sup>3</sup>. Les Pariens n'abordaient ni dans un pays vide, ni dans un pays pauvre. Il leur fallait y conquérir une place.

En 650, quand Archiloque<sup>4</sup> arrivait, elle était conquise. Les chefs-d'œuvre trouvés à l'Artémision tels que le plat représentant Bellérophon et la Chimère (Pl. I)<sup>5</sup> témoignent non seulement de la présence de l'art des Cyclades au milieu du siècle, mais encore de la richesse de la clientèle nouvelle. Est-ce à l'arrivée de nouveaux contingents qu'il faut attribuer

<sup>1</sup> H. SEYRIG, in *BCH*, 51, 1927, pp. 218-219.    <sup>2</sup> F. SALVIAT, in *BCH*, 86, 1962, p. 95 sqq.    <sup>3</sup> *BCH*, 86, 1962, p. 949.    <sup>4</sup> Malgré toutes les constructions faites sur des mentions lacuneuses de l'inscription de Paros dite du *Monumentum Archilochi*, il me paraît douteux que les conflits de Paros et de Naxos aient eu Thasos pour objet. N'est-il pas plus naturel de penser que les heurts se produisirent dans le Sud, où les deux îles sont tellement proches l'une de l'autre ?  
<sup>5</sup> F. SALVIAT-N. WEILL, in *BCH*, 84, 1960, pp. 347-386: *Un plat du VII<sup>e</sup> siècle à Thasos: Bellérophon et la Chimère.*



Musée de Thasos. Plat (inv. n° 2085). Bellérophon et la Chimère.

cette primauté cycladique, jusqu'alors hésitante? On pense aux mille hommes auxquels fait allusion le fragment d'Archiloque.

La paix aurait dû être dès lors établie. Or les fragments de récit dénoncent précisément d'après combats. Peut-être le poète en donne-t-il la raison: « Poursuivant des profits personnels, ils furent la cause d'un malheur général » (*Fr.* 51 I A D., l. 49: οἰκείω δὲ κέρδει ξύν' ἐποίησαν κακά). Peut-être aussi est-ce à ces troubles qu'il faut rapporter un passage de Callimaque (*Aitia*, 104 Pf.)? Pour avoir tué le Thrace Oisydrès, les Pariens se trouvaient assiégés (διαπολιορκηθῆναι). Les humbles demeures que l'on a mises au jour portent les traces d'un bouleversement qui, dans le temps, pourrait correspondre aux luttes que l'on devine à travers les poèmes. Le conflit fut-il général (*Fr.* 51 I A D., l. 49: ξυνά)? C'est à une guerre en tout cas, non à la pauvreté, que Thasos put mériter d'être dite « trois fois pitoyable » au temps d'Archiloque. La splendeur des consécration contemporaines en donne la preuve assurée; comme il est également certain que dès l'origine les Pariens étaient établis sur l'acropole. Les riches offrandes étaient nombreuses dès le second quart du VII<sup>e</sup> siècle dans le sanctuaire qui couronne la crête rocheuse, au-dessus de la ville. Si l'on ne peut assigner aucune fortification à cette haute époque, l'importance du sanctuaire situé sur la hauteur, et sa richesse, imposent que tout l'ensemble ait été protégé. Il devient ainsi plus vraisemblable de situer sur l'acropole la tour auprès de laquelle Archiloque décrit de durs combats (*Fr.* 51 I A D., ll. 49 et 55 sqq.). D'autant plus encore depuis que l'on a reconnu dans le sanctuaire du sommet un lieu saint dédié à Athéna Poliouchos<sup>1</sup>. C'est bien Athéna qu'Archiloque appelle à l'aide au plus dur du combat, « Athéna la fille de Zeus

<sup>1</sup> Longtemps identifié comme le sanctuaire d'Apollon Pythien sur la foi d'inscriptions trouvées sur l'acropole voisine, le hiéron a été attribué à son véritable possesseur grâce à deux inscriptions votives gravées sur des offrandes archaïques: *BCH*, 83, 1959, p. 782; 84, 1960, p. 864.

Tonnant qui se tient à leurs côtés, favorable» : (*Fr.* 51 I A D., ll. 55-59 Ἀθηναίη... ἔλαος παρασταθεῖσα, παῖς ἑρικτύπου Διός); «Athéna, la fille de Zeus» (*Fr.* 51 IV A D., l. 48: παῖς Ἀθηναίη Διός), déesse toute proche, la plus proche sur l'acropole pour secourir les soldats en péril. Les découvertes et les identifications nouvelles inscrivent ainsi le texte du poète dans les monuments et l'expliquent au mieux; elles rendent plus probable encore d'attribuer ce récit à des événements situés à Thasos même et non sur la Pérée, soubresauts d'une croissance trop rapide avant la maturité dont les monuments témoignent dès la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

Peut-être les dieux que le poète invoque prennent-ils, eux aussi, plus de réalité à mesure que l'on peut mieux les rapprocher de sanctuaires thasiens. A vrai dire, les analogies de religion entre Thasos et Paros imposent ici la plus grande prudence. Néanmoins quand on attribue à Archiloque la composition du chant en faveur d'Héraclès le « prince de la belle victoire » (*Fr.* 120 D.), il est difficile de ne pas penser au grand dieu de la cité, archer agenouillé à une porte de la ville<sup>1</sup>. Il n'est pas moins naturel de trouver dans le rapprochement de Thasos et de Toronée sur un fragment parien (81 LB., ll. 20-21) une allusion aux exploits du héros. Apollodore nous a conté comment, rentrant de son expédition contre les amazones, Héraclès était passé de Thasos à Toronée, comment les deux fils de Proteus: Polygonos et Télégonos l'avaient défié à la lutte, comment il les avait tués<sup>2</sup>. On y verrait volontiers le désir d'écrire l'histoire de la conquête parienne comme une imitation de la geste héroïque; le poète établissait ainsi les lettres de noblesse de son action guerrière, découvrant une fonction de la mythologie que les Grecs n'auront jamais achevé d'exploiter. On le sait depuis peu de temps, l'art thasien du VI<sup>e</sup> siècle a représenté avec prédilection

<sup>1</sup> Ce relief est maintenant au musée d'Istanbul, cf. Ch. PICARD, *Manuel d'Archéologie*, I, p. 561. <sup>2</sup> Apollod., *Bibl.*, II, 5, 9.



les luttes d'Héraclès contre les Amazones<sup>1</sup>. Peut-être n'était-ce pas seulement parce qu'il pensait au répertoire des ateliers attiques? Le choix s'expliquerait encore bien davantage si les peintres de Thasos avaient illustré sur leurs vases le retour d'Héraclès tel qu'Archiloque l'avait chanté.

Présence aussi de Poseidon, le dieu « seigneur de la mer aux tristes présents » (*Fr.* 11 D.: ἀνιηρὰ Ποσειδάωνος ἀνακτος / δῶρα). Le sanctuaire retrouvé à Thasos est bien postérieur au temps du poète, mais, encore une fois, l'art des potiers thasiens révèle des préoccupations identiques à celles de l'écrivain dès cette haute époque. N'est-ce pas le dieu du poète que le peintre a représenté muni de son trident en face d'Athéna, grande déesse de la cité<sup>2</sup>? Archiloque savait chanter les dieux plus doux; il savait « entonner le beau chant du seigneur Dionysos, le dithyrambe, quand le vin avait frappé son esprit de sa fronde » (*Fr.* 96 D.). Assurément Dionysos est un dieu trop panhellénique pour qu'il soit justifié de réserver cette allusion au séjour thasien du poète. Il a pu célébrer Dionysos à Paros. Mais quand on sait l'importance de ce culte à Thasos, le nombre des concours et des genres littéraires qui s'y maintinrent à travers les siècles, on peut songer que dès le milieu du VII<sup>e</sup> siècle le dithyrambe était en honneur dans la grande île, renommée pour ses vins<sup>3</sup>. Est-il dès lors trop aventureux de mettre Archiloque en rapport avec cette activité dionysiaque et littéraire?

De même aussi Paros honorait de longue date Déméter et Coré. Leur sanctuaire hors-les-murs résista à l'assaut de Miltiade au début du V<sup>e</sup> siècle. Archiloque, disait-on, avait remporté le prix dans un concours en composant un hymne à Déméter. Néanmoins il aurait pu déclarer à Thasos aussi sa vénération pour Déméter la Pure et Coré sa fille (*Fr.* 119 D.: Δήμητρος ἀγνῆς καὶ Κόρης τὴν πανήγυριν σέβων); dès

<sup>1</sup> N. WEILL, in *BCH*, 83, 1959, pp. 430-454: *Céramique thasienne à figures noires*. <sup>2</sup> Sur un plat inédit du VI<sup>e</sup> siècle trouvé au sanctuaire d'Athéna. <sup>3</sup> F. SALVIAT, in *BCH*, 83, 1958, pp. 232-234.

les origines, le sanctuaire hors-les-murs des deux déesses était établi au sud de la cité, filiale du culte parien, comme Pausanias nous l'a appris<sup>1</sup>. Là encore la religion du poète est comme le trait d'union entre les deux cités. Dira-t-on enfin qu'Hermès se rencontre en trop de lieux pour croire que celui qui sauva un jour le poète (*Fr.* 51 IVA D., l. 5) peut être le beau dieu de Thasos accueillant le cortège des Charites sur un monument des années 470 av. J.-C. ? Peut-être y a-t-il là plus qu'une rencontre; là encore en tout cas, l'invocation du poète s'adresse à l'un des grands dieux de la cité thasienne; là encore, monuments et sanctuaires ajoutent aux mots la densité du réel.

Cette présence du concret, c'est cependant pour un homme qu'elle est la plus assurée, la plus significative aussi. Parmi tous les compagnons, tous les chefs d'Archiloque, l'un d'eux revient plus souvent que les autres, même à travers les débris des fragments: Glaucos, fils de Leptine, le beau général fier de ses cheveux, fier de son allure, a dû jouer un grand rôle pour être si souvent nommé. Il n'a pas échappé, sans doute, aux railleries du poète qui préfère « au général à la taille élancée, à la démarche élastique, vain de ses cheveux frisés et rasé sous le nez, un homme trapu, aux jambes cagneuses, mais les pieds bien plantés en terre et le cœur solide » (*Fr.* 60 D.). C'est à lui pourtant qu'il recommande de ne prendre « ses amis que parmi les guerriers ardents au combat » (*Fr.* 13 D.), à lui encore qu'il décrit l'approche de la tempête et la mer menaçante (*Fr.* 56 D.). Même ainsi mutilées les inscriptions de Paros attestent le rôle de Glaucos comme chef de guerre soit pour conduire à Thasos une expédition nouvelle, soit pour guerroyer sur le continent thrace. Et après les railleries, les récits héroïques, ou les appels à l'aide, un dernier fragment adressé à Glaucos se termine sur une note un peu mélancolique: « Le cœur des hommes mortels, Glaucos, fils

<sup>1</sup> F. SALVIAT, *ibid.*, pp. 382-390.

de Leptine, a la couleur des jours que Zeus amène et leurs pensées celle des actions où ils s'engagent» (*Fr.* 68 D.). Désillusion? Affirmation au contraire que point n'est besoin d'espérer pour entreprendre? Morale d'homme d'action en vérité, mais qui semble plutôt la conclusion d'une existence bien remplie, oraison funèbre peut-être. Est-ce plus précisément à propos de Glaucos que le poète se laissait aller à cette déclaration amère: « Sitôt qu'un homme est mort, il n'est plus respecté de ses concitoyens. La gloire l'oublie. Vivants, nous préférons chercher la faveur des vivants, et pour le mort nous n'avons plus qu'injures» (*Fr.* 64 D.). Car, on le sait maintenant, le monument de Glaucos, fils de Leptine, se dressait près d'une entrée de la cité; les « fils de Brentès » l'avaient construit là où les fouilles l'ont retrouvé, à l'extérieur sans doute de la ville archaïque, gardien après sa mort comme il l'avait été durant sa vie<sup>1</sup>. Il n'y avait pas de tombe apparemment sous le *mnéma* édifié au VII<sup>e</sup> siècle et pour le construire on avait apporté du continent une pierre délicate, si tendre que pour assurer la pérennité du souvenir on avait choisi de graver dans le marbre la dédicace du monument. Est-ce un autel-cénotaphe, souvenir d'un chef tombé au combat sur le continent? Que sont ces enfants de Brentès, qui assumèrent la charge de la construction? Autant de questions restées sans réponse. Mais encore une fois la réalité épigraphique prolonge et complète le poème; mieux: elle élève au range de demi-dieu le beau compagnon du poète, celui qu'il tançait tout en le révérait. A peine disparue la génération d'Archiloque, si crûment, si durement humaine, même à travers l'œuvre informe et mutilée, s'était haussée jusqu'au plan héroïque.

\* \* \*

<sup>1</sup> J. POUILLOUX, in *REA*, 61, 1959, pp. 278-284.

Histoire et poésie ont toutes deux gagné à la confrontation, et l'histoire la première. On pouvait hésiter sur les débuts de la cité : nous savons désormais que si Télésiclès est arrivé dans les années 680-675 fonder la colonie nouvelle, l'influence cycladique ne l'a emporté définitivement qu'autour de 650, au temps précisément du poète. Auparavant les Pariens devaient compter avec les influences les plus diverses ; ils les avaient peut-être trouvées en place à leur arrivée : vieux fonds indigène, détaché du continent macédonien, mais aussi populations venues de l'Asie, tant il est vrai que la route de Troade vers le continent passe par les îles du Nord. Huit siècles plus tard, l'apôtre Paul ne suivra pas un autre chemin ! Les combats qu'Archiloque a décrits ne sont pas ceux d'une colonie qui s'installe, mais d'un impérialisme qui s'impose. Est-ce la raison pour laquelle le poète était si préoccupé de trouver dans la légende des lettres de noblesse à l'action de ses camarades ? Les œuvres de peintres, ses contemporains, montrent, en tout cas, l'importance qu'avaient à leurs yeux les thèmes mythologiques, une mythologie empruntée à Homère, mais adaptée à la terre et à l'histoire, comme présente parmi les hommes, comme si la trace des héros était encore fraîche en ce monde nouveau. Archiloque n'est pas un isolé comme la seule littérature a pu trop longtemps le donner à croire. Le tableau de l'histoire y gagne en intensité.

En 650, Thasos est une cité en pleine croissance, déchirée peut-être par les passions individuelles, par le goût de lucre qui possède des conquérants trop avides, mais riche déjà, avec des productions raffinées, un goût bien établi. Les documents céramiques font mieux comprendre la conquête du marché nordique par les marins de Paros. Il y fallut au moins le temps d'une génération, deux peut-être, si l'on peut ajouter foi à Pausanias<sup>1</sup> et penser que dès le temps de Tellis, père de Télésiclès et grand-père du poète, les Pariens avaient établi

<sup>1</sup> Paus. X, 28, 3 : description des peintures de la lesché de Cnide, œuvre de Polygnote de Thasos.



à Thasos le culte de Déméter. Pénétration lente dont on suit mieux la progression ! les « Missionnaires », comme on a dit, vinrent les premiers, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, avant le premier foyer politique dans les années 680, avant la domination incontestée au milieu du siècle. Trop souvent brisés eux aussi, les vases que les fouilles ont mis au jour témoignent désormais de la réalité de ces étapes. En 650 il était déjà hors de question de savoir si les provinces du Nord seraient hellénisées : sans doute y étaient-elles dès longtemps résignées, si elles y avaient jamais été rebelles. Tout au plus pouvait-on se demander qui l'emporterait dans la suprématie des marins venus des Cyclades. Les hommes de Glaucos, Archiloque parmi eux, furent les artisans de la domination parienne. Les générations suivantes le reconnaissaient, qui honoraient le chef comme un héros tutélaire. En outre la mention des enfants de Brentès sur le monument de Glaucos, comme la présence de trois représentants successifs d'une même maison, avec Tellis, Télésiclès, et Archiloque, ajoute un nouveau trait à l'histoire de la colonisation : ces entreprises apparaissent davantage comme l'affaire de certaines familles, *patrai* qui formèrent l'armature d'une organisation politique, et dont les *Priamides*, les *Péleïades*, les *Géléontes*, les *Anchialides*, les *Phastadai*, les *Néophantides*, que nomment des inscriptions récemment découvertes<sup>1</sup> apportent le témoignage. Le détail des événements peut bien demeurer inconnu ; la conjonction des documents, de leurs images et des textes éclaire d'un jour nouveau cette époque de fièvre conquérante. La poésie d'Archiloque y ajoute la touche irremplaçable : elle restitue l'atmosphère où vécurent ces hommes déracinés, livrés à leur seule force, livrés à leurs passions, à leurs haines et à leurs déceptions ; elle apporte une morale nouvelle : « cœur, mon cœur, confondu de peines sans remèdes, reprends-toi. Résiste à tes ennemis : oppose-leur une poitrine

<sup>1</sup> Textes inédits trouvés en octobre 1962 et en juin, juillet, août 1963.

contraire. Ne bronche pas au piège des méchants. Vainqueur n'exulte pas avec éclat, vaincu ne gémis pas, prostré dans ta maison. Savoure tes succès, plains toi de tes revers, mais sans excès. Apprends le rythme qui règle la vie des humains» (*Fr.* 67 a D.). Conquérant du Nord, Archiloque découvre à cette rude épreuve la solitude et la grandeur de l'homme. Par delà l'histoire, il nous en a livré le message.

Tout naturellement, en retour, l'histoire permet de mieux juger la poésie et le poète; replacé dans son temps, sur le théâtre de ses exploits, Archiloque apparaît davantage encore comme l'homme de son temps et de ses exploits. Ses dieux, ses héros sont ceux qu'il coudoie sur la terre nouvelle; au plus profond de la bataille il ne doute pas qu'Athéna du sanctuaire thasien ne vienne à son aide, lui qui savait d'Homère son rôle dans la bataille. Poseidon, Héraclès, Bellérophon pour lui sont des visages que les maîtres ouvriers de son temps ont formés et qu'il aime. Ses procédés d'art sont bien ceux des artistes qui l'entourent. Sans doute les peintres de vase empruntaient-ils leurs images à de très vieux thèmes orientaux, tel celui des lions affrontés; mais n'est-ce pas auprès d'eux qu'Archiloque a pris le goût de ces allégories, de ces comparaisons où l'animal se substitue à l'homme? De part et d'autre se manifeste un esprit nouveau. Il suffit de voir l'extraordinaire Bellérophon qui orne un plat trouvé à l'Artémision (Planche I) pour découvrir qu'en ces années 650 quelque chose a changé: « ce corps élancé et souple, aux membres déliés, est saisi dans un mouvement vif. La poitrine se gonfle, le cou se tend, les reins se creusent et le torse rejeté en arrière pivote pour asséner le coup avec plus de force; bras et jambes divergent dans un équilibre complexe»<sup>1</sup>. Et voici le chef d'Archiloque au combat: « Il me faut un homme trapu; je lui veux des jambes cagneuses, des pieds bien plantés en terre, le coeur solide» (*Fr.* 60, D., ll.

<sup>1</sup> F. SALVIAT-N. WEILL, in *BCH*, 84, 1960, p. 370.

3-4). Les deux représentations ne sont-elles pas sœurs, toutes deux animées du même emportement d'agir? L'une comme l'autre puisent sans doute à un vieil héritage, mais l'une et l'autre sont nouvelles, au contact de la vie: vivante la déesse à la fleur qui élève vers son visage le bouton de lotus sur les plats votifs de l'Artémision avant de figurer sur les stèles thasiennes; vivante la jeune fille que le poète revoit dans son souvenir: « elle se plaisait à tenir une branche de myrte ou la belle fleur du rosier et sa chevelure abritait en ombrelle sa nuque et ses épaules » (*Fr.* 25 D.), vivantes toutes deux de la même vie, faite de simple présence au réel, de volonté aussi de traduire la chose vue, elle seule.

Mais, à ce point, le poète s'éloigne du peintre et le dépasse. Dans l'emportement de sa passion l'attention au réel se mue en réalisme. Il n'est pas de réalité si dure, si repoussante, qui ne puisse, qui ne doive être dite. Mieux: le créateur de mots doit s'employer à l'exprimer, fût-ce au mépris de la pudeur, ou en bravant l'honnêteté (*Fr.* 72 D.); le génie consiste précisément à découvrir le mot qui fait image, signe de colère pour l'éternité: ainsi ses compagnons deviennent-ils « crève la faim », Glaucos, « l'artiste en boucle », Thasos « trois fois pitoyable », « rendez-vous de la misère de toute la Grèce ». Nous ne pouvons en douter désormais: toutes ces injures sont outrées et l'histoire ferait fausse route en les prenant au pied de la lettre. Rien sur terre n'est sacré pour le poète: tout doit être à la mesure de l'homme et de ses appétits. Gare à qui lui manque! « Je possède un grand art. A qui te blesse, mon cœur, je rends de cruelles blessures » (*Fr.* 66D.), menace Archiloque, le premier des « jeunes hommes en colère » a-t-on dit non sans raison<sup>1</sup>. Dans ses mains la poésie est une arme. Il n'est pas étonnant que les générations suivantes en aient fait un poète maudit, que son œuvre ait porté le poids de cette malédiction.

<sup>1</sup> T. B. L. WEBSTER, *Greek Art and Literature*, p. 33.

Il n'en reste pas moins un poète, un grand poète — davantage même à mesure que l'on connaît moins mal le monde où il vécut. Certes, il fausse la vérité: non qu'il ne sache traduire une vision juste, comparer son île à l'échine pelée d'un âne, mais il va naturellement à la caricature; son récit est une perpétuelle outrance et son poème la découverte constante de termes excessifs. Tant s'en faut pourtant que ce soit un jeu pur, plaisir de séduire ses camarades avec des contes ou les récits du passé « Je suis tout ensemble serviteur du puissant Enyale, et dans le charmant privilège des Muses, passé maître » (*Fr. 1 D.*). L'homme Archiloque n'est pas double: il se bat à coup de lance, à coup de mots, et bien souvent le mot atteint le but que la lance a manqué. Pour l'homme d'action qu'il était, la poésie fut constamment un moyen de compensation, une manière de libération. Ne lui demandons pas d'être équitable, n'allons pas chercher auprès de lui la description qui satisfait aux exigences de l'historien. Thasos, de son temps, n'était ni aussi misérable, ni aussi abandonnée qu'il l'a dit; les « chiens de Thrace » ne devenaient bien souvent enragés qu'en raison de la cupidité des nouveaux arrivés; Glaucos n'a pas eu à souffrir autant l'ingratitude que le poète l'affirmait. Les hommes de son époque qui dédiaient à l'Artémision thasien des œuvres de la qualité du plat portant Bellérophon et la Chimère (Planche I) n'étaient ni des gueux, ni des sauvages. Ils ne l'ont été que le temps d'une grimace ou d'une injure, quand la déception ou la colère du poète étaient trop fortes et brouillaient son regard, égaraient son jugement. Sa langue, elle, ne s'égarait jamais: le mot partait nouveau, cinglant, définitif, injuste assurément, mais inoubliable. Ne demandons pas davantage au poète de méditer sur la philosophie ou la religion. Sa morale se limite à l'action. Mais précisément parce qu'elle n'est que cela, au delà de la déformation des événements, elle nous a gardé le climat humain qui entourait la marche des Pariens dans les années 650; au milieu des images nouvelles de l'art figuré elle



nous restitue une parole vivante. Sans Archiloque nous commencerions à connaître la puissance créatrice du génie grec s'installant sans conteste au milieu du VII<sup>e</sup> siècle à Thasos et sur la Pérée; sans lui, nous n'aurions jamais su l'emportement d'agir qui possédait ces âmes passionnées, à l'heure où le conquérant, en sa conquête, découvrait à la fois sa force et ses limites. Le sol thasien recèle, souhaitons-le, encore bien des trésors, témoins d'une avancée victorieuse où les hommes marchaient dans les pas des héros, monuments où nous retrouverons le cadre de cette histoire. Mais qu'en Egypte un papyrus, ou à Paros une inscription nouvelle nous apporte enfin un poème d'Archiloque indemne, la passion de ces temps révolus reparaitra dans son éclat du premier jour, victoire sur le temps de la création et de l'artiste! Et c'est, tout compte fait, ce qu'il n'est pas interdit d'espérer.

## DISCUSSION

*M. Treu*: Dem Conseil der Fondation möchte ich dazu gratulieren, dass er auch Archäologen zu diesem Dialog eingeladen hat. Es ist für die Philologie hilfreich und anregend, den Zusammenhang mit der Erde nicht zu verlieren, sondern über archäologische Funde Bescheid zu wissen. — Ein Dichter, Rilke war es, hat einmal gesagt, mit jedem Kunstwerk werde zweierlei geschaffen, das Kunstwerk selbst und zugleich der Raum, in dem es sich fortan behauptet, aber auch dieser beanspruchte Raum ist eingeschlossen in einer realen Umwelt. Das Bild der historischen Welt, in der Archilochos im VII. Jh. auf Thasos lebte, hat M. Pouilloux um zahlreiche, für mich durchaus neue Tatsachen und Einzelzüge bereichern können. Glücklicherweise über solche Bereicherung, möchte ich ihm auch ganz persönlich danken.

Seiner Interpretation von εὐδείελος stimme ich gerne zu, auch im Hinblick auf die m.E. glaubhafte Lokalisierung des äolischen Stammesheiligtums in Mesa. Von einem hohen Berge kann da nicht die Rede sein, nur von [ὄχθαν παρ] εὐδειλον (Alc. 129, 2 LP.). Wenn Archilochos von der unglücklichen Stadt Thasos spricht, diese aber, wie wir hörten, in Wirklichkeit reich war, möchte ich dem Dichter den Glauben nicht versagen; Krisen gibt es auch in wohlhabenden Städten. Keinen Anhaltspunkt finde ich in den Archilochosfragmenten für die Annahme eines Bürgerkrieges, eines offenen inneren Kampfes, wie wir ihn aus der Geschichte von Lesbos kennen, und gern wüsste ich, ob das von Hiller (*RE* s.v. Thasos 1324) gennante Telesikleion wirklich identifiziert ist.

*M. Pouilloux*: L'adjectif εὐδείελος paraît avoir une valeur descriptive très précise: il désigne une terre vue de la mer, au loin, sans impliquer en aucune manière qu'il s'agisse d'un lieu élevé. Aussi a-t-on eu tort d'en tirer récemment argument contre l'identification que L. Robert avait proposée pour le sanctuaire de Lesbos où Alcée cherche refuge. En maintenant une inter-

prétation de εὐδείελος qui exige qu'on situe le sanctuaire sur un lieu élevé, une montagne, Ch. Picard en dénature la valeur traditionnelle. Il suffit que le sanctuaire soit au bord de la mer et qu'on le voie du large. Tel est bien le lieu que L. Robert veut identifier comme le ξυνὸν ἱερόν où Alcée trouve asile. J'en viens enfin au Télésicleion. Il se pourrait que nous ayons trouvé ce sanctuaire sans le savoir. Le sanctuaire du héros fondateur est ordinairement sur l'agora, et c'est généralement un sanctuaire circulaire, comme celui de Battos à Cyrène. Or, sur l'agora de Thasos, à l'angle nord-est du sanctuaire de Zeus Agoraios Thasios, les fouilles ont mis au jour une rotonde avec un autel central; cet édifice hellénistique a pris la place d'un monument circulaire antérieur, du v<sup>e</sup> siècle au moins. On est tenté de supposer qu'il s'agit du sanctuaire du héros fondateur. Mais aucun document, épigraphique ou autre, ne vient corroborer cette hypothèse. Le Télésicleion, qui existait sûrement, apparaîtra peut-être ailleurs dans la cité archaïque.

*M. Reverdin* : En effet, s'il apparaîtrait, ce devrait être, me semble-t-il, ailleurs. L'agora archaïque ne se trouvait pas sur l'emplacement de l'agora actuelle, qui date du v<sup>e</sup> siècle. Or c'est sur cette agora archaïque que devait logiquement se trouver l'hérôon du fondateur de la colonie, autrement dit le Télésicleion — pour autant que Thasos ait bien considéré Télésiclès comme son véritable κτίστης.

*M. Pouilloux* : En effet, l'agora des temps classiques ne doit pas correspondre à l'agora archaïque. Les fouilles ont bien mis au jour sur l'agora quelques constructions polygonales, mais aucune ne paraît dans un ensemble organisé, aucune n'est sûrement datée du vii<sup>e</sup> siècle. En outre, s'il faut, comme je le crois, admettre que l'hérôon de Glaucos était situé devant une porte de la ville, à l'extérieur du rempart archaïque, l'agora de la cité doit nécessairement être placée à l'intérieur de l'enceinte archaïque. Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'une agora à l'époque archaïque, sinon un carrefour dégagé, comme à Athènes, par exemple, R. Martin l'a si bien montré dans ses *Recherches sur l'agora grecque* ? Une fois la cité agrandie à l'arrière de l'actuel « passage des théores » (qui

conserve à mon sens le souvenir d'une porte primitive), il y eut un carrefour de plusieurs voies importantes. Peut-être est-ce dans cette région qu'il conviendra de chercher « l'agora archaïque », et qu'on découvrira — qui sait — le Télésicleion ?

*M. Kontoleon* : Bezüglich des Glaukosdenkmals glaube ich, dass der Porosstein möglicherweise aus Paros selbst nach Thasos geschafft worden ist. Einen ähnlichen Poros gibt es auf Paros — freilich bevor man das definitiv sichern kann, ist ein unmittelbarer Vergleich unentbehrlich; und es entspräche durchaus der parischen Herkunft des Glaukos, wenn für sein Mnema Steine aus Paros verwendet wären. Das Wort  $\mu\nu\tilde{\eta}\mu\alpha$  in der Inschrift ist freilich auf das Denkmal zu beziehen, das auf dem Grabe stand; eine Grabstele ist sehr wahrscheinlich, da wir jetzt eine Grabstele auf Paros kennen, die um 700 v. Chr. zu datieren ist.

*M. Pouilloux* : Il serait particulièrement intéressant de pouvoir déterminer de façon certaine la provenance parienne de ce matériel. Actuellement deux seules certitudes : le tombeau, tel que nous l'avons retrouvé, a été construit au VII<sup>e</sup> siècle; l'inscription qui y était gravée sur un bloc de marbre s'y trouvait à sa place originale, sans qu'aucun remaniement fût venu troubler l'ordonnance de l'édifice. En second lieu, ce pòros d'excellente qualité, fin, friable, jaune clair, n'a paru dans aucun autre monument à Thasos. On n'en plaçait la provenance à Abdère que pour avoir retrouvé des constructions de même espèce sur la côte, en face. On pourrait supposer que Glaukos avait disparu dans un combat sur la *Pérée* et qu'il avait été enseveli sur le continent. Le monument thasien — un cénotaphe — aurait reproduit la forme exacte, le mode de construction du tombeau réel : d'où l'emploi de ce pòros si particulier. Mais il va de soi qu'une origine parienne du matériel serait un témoignage suggestif sur les rapports très étroits qui unissaient la métropole et la colonie en cette seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

Permettez-moi de revenir sur une question de M. Treu à laquelle je n'ai pas encore répondu. Elle concerne les guerres thasiennes du VII<sup>e</sup> siècle. Que dans les poèmes d'Archiloque il s'agisse, à Thasos même, non d'une guerre de conquête, mais



d'une guerre civile, cela ressort des documents archéologiques eux-mêmes. En 650 Thasos était une cité prospère, riche, hellénisée. Les offrandes que l'on consacre alors dans les sanctuaires sont précieuses et de la plus haute qualité artistique: le plat aux lions, le plat de Bellérophon et de la Chimère (cf. Pl. I). Comment expliquer la catastrophe qui fit de Thasos la cité « trois fois pitoyable » ? L'installation des Pariens à Thasos ne paraît pas avoir été difficile: Les Thraces étaient accueillants, ouverts au monde extérieur, comme le prouve la céramique: vaisselles macédonienne, éolienne, anatolienne sont mêlées. Pourquoi le revirement dont témoignent un fragment d'Archiloque et un fragment de Callimaque ? Une cupidité soudaine s'est-elle emparée des Pariens ? N'est-ce pas plutôt l'avidité de la seconde vague des colons, celle précisément à laquelle Archiloque appartient ? On pourrait songer à voir dans cette guerre civile l'opposition de deux générations, les nouveaux arrivants, plus avides, plus impérialistes que ceux qui les ont précédés. Cette explication ne sort pas du domaine de l'hypothèse, elle peut sembler trop logique, trop théorique. Et de tout temps, nous le savons, les guerres civiles ont eu les causes les plus diverses.

*M. Treu*: Zugegeben, dass das Bild etwas ungemein Geschlossenes hat, das Sie von dem Konflikt der Generationen entwarfen: von der älteren, zu gütlicher Einigung bereiten Generation und von der jüngeren, imperialistischen, unnachgiebigen. Aber das Oisydres-Zeugnis (Callim. *Dieg.* V, 9 ss.), das ich (*Archil.* S. 120) unter die Testimonia aufnahm, können wir mit dieser oder jener Generation verknüpfen. Datierbar ist einstweilen das Ereignis nicht. Als typisch, als Gesetz historischer Entwicklung sehe ich die Tatsache an, dass Bürgerkriege zur Tyrannis zu führen pflegen. Der thasische Tyrann Symmachos aber, — erwähnt nur bei Plut. *De Her. mal.* 21 (zusammen mit dem Faktum, dass die Lakedaimonier seiner Tyrannis ein Ende bereitet haben), — ist doch um vieles später als Archilochos, mag seine Tyrannis nun noch in das VI. Jh. oder, wie manche gemeint haben, an den Anfang des V. Jhs. gehören.

*M. Pouilloux* : Nous n'avons aucune donnée pour dater cette tyrannie de Symmachos dont la seule mention nous a été conservée par Plutarque dans son *De Herodoti malignitate*. Néanmoins nous possédons pour le v<sup>e</sup> siècle de très abondantes listes de magistrats (archontes et théores), et il paraît difficile d'y insérer la tyrannie de Symmachos. Au contraire pour le vi<sup>e</sup> siècle, plus précisément avant 520 av. J.-C., les lacunes sont considérables. C'est à cette période que l'on pourrait situer cette énigmatique tyrannie. J'ajouterai que le nom de Symmachos n'apparaît pas ailleurs dans la prosopographie thasienne, mais cela est peut-être dû au hasard.

*M. Dover* : The photographs of Thasos raise the question: what does ὕλης ἀγρίης ἐπιστεφής mean in *Fr.* 18 D. ? The ridge, ὄνου ῥάχις, seems above the forest, and the valleys round it are « filled to the brim » like vessels, with forest.

*M. Pouilloux* : Certes, l'adjectif ἐπιστεφής est rare; aussi est-il difficile d'en préciser la signification. Faut-il admettre que le sommet chauve émerge au-dessus des forêts qui couvrent les pentes ? C'est à quoi fait assurément penser la traduction que A. Bonnard a adoptée; traduction que ne contredisent pas absolument certains emplois de l'adjectif. En outre, que l'on vienne de l'Est ou de l'Ouest, il est des paysages thasiens qui répondent à cette notation et à cette traduction. Mais peut-être est-ce là trop préciser. Il se pourrait que l'insulaire de Paros ait été tout simplement émerveillé par l'ampleur des forêts thasiennes, et qu'il ait voulu dire que les pentes étaient entièrement recouvertes de forêts. Si l'on tenait à préciser, on pourrait penser que ἐπιστεφής correspond à la découverte globale du paysage thasien, vue de loin, tandis que ὄνου ῥάχις répond avec plus de précision au paysage vu de plus près, au moment où les frondaisons qui couvrent les pentes de la montagne peuvent être discernées. Cette progression serait bien dans le style de la poésie d'Archiloque, traduction directe de l'émotion.

*M. Dover* : Is it a superimposition of two views of the island, two views which cannot be simultaneous ?

*M. Pouilloux*: La création qui me semble propre à Archiloque et caractéristique de son art n'est pas la reprise de l'adjectif homérique rare: ἐπιστεφής, mais la comparaison ὄνου ῥάχης où l'on découvre à la fois le trait significatif et la tendance à la caricature.

*M. Scherer*: Ἐπιστεφής kann eigentlich wegen der Zugehörigkeit zum s-Stamm στέφος nur bedeuten: «der oben oder obendrein einen Kranz hat». Bei Homer wird es auf die mit Wein bis zum Rand gefüllten Mischkrüge bezogen. Da andere alte Belege (ausser bei Archilochos) fehlen, kann wegen der Homerstelle allein kaum mehr als eine Metonymie behauptet werden die natürlich in Zusammenhang steht mit dem metonymischen Gebrauch des Verbums ἐπιστέφομαι «dazu (oder: oben) mit einem Kranz versehen» für das Füllen bis zum Rand; der Abschluss der Handlung wird für die ganze Handlung eingesetzt (etwas anders bei Alkman: ἐπιστέφοισαι von Tischen, die mit Broten bedeckt sind).

*M. Kontoleon*: Ich glaube man darf dem ἐπιστεφής nicht einen so präzisen Sinn geben. Metaphorisch könnte es einfach bedeckt heissen, wie M. Treu übersetzt hat. Die heutigen Γαϊδουρονήσια sind auch mit ἀγρία ὕλη bedeckt. Das ganze Fragment wäre also: Sie steht wie ein Eselrücken und — wie es zu erwarten ist — mit unnützem Wald bedeckt. Die Bäume werden ja auch nach ἡμερα und ἄγρια eingeteilt: ἀγριαπιδία ist der Birnbaum, der keine essbaren Birnen als Frucht hervorbringt.

*M. Treu*: Dass in der Beschreibung der Insel Thasos zwei Bilder vereinigt wären — Esel und irgendetwas Bekröntes — kann ich nicht zugeben. Es ist ein durchaus einheitliches Bild, der Esel mit struppigem Fell. Das Adj. heisst «voll», «gestopft voll», auch schon bei Homer (κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο, κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο); dass L.S.J. unser Archilochoszitat mit either full... or crowned abtun, verrät m.E. unnötige Unsicherheit. Bei ἀλλὰ θεὸς μορφὴν ἔπεσι στέφει, *Od.* 8, 170 ist an «krönen» gedacht. Über zwei Typen von Präpositionalkomposita vgl. H. Fränkel, *Wege und Formen frühgr. Denkens*, 23 Anm. 2.

Als ich auf der Fahrt von Kavalla nach Thasos diese Insel vor mir liegen sah, hatte ich den lebhaften Eindruck: die Beschreibung, die Archilochos gibt, ist durchaus treffend, nicht weil sich ein Bergbuckel über andere erhebt, sondern weil die Silhouette der Insel an einen Esel erinnert. Besonders beim Blick auf das westliche Ende der Insel drängte sich der Vergleich mit der Kruppe eines Esels auf. Hom. ὄρεα σκιάεντα meint ja auch schon die (dunkle) Silhouette der Berge.

*M. Kontoleon*: Eine Insel, die einer ὄνου ῥάχης verglichen wird, bleibt nicht nur der Phantasie der Altgriechen zu eigen. In den griechischen Meeren gibt es mehrere kleine, unbewohnte Inseln, die γαῖδουρονήσι heissen. Das Wort kommt von der Silhouette der Insel her. Ähnlich heissen kleine Felsen, die kaum über dem Meeresspiegel zu sehen sind, καβουρονήσι oder κάβουρας, also Krebsinseln.

*M. Reverdin*: M. Scherer nous dit, très justement qu' ἐπι-, dans ἐπιστεφής signifie sur. Or sur, ce n'est pas nécessairement au sommet, et traduire ἐπιστεφής par couronné peut prêter à confusion. Electre (Soph., *El.* 440-441) dit à sa sœur, qui s'apprête à verser sur le tertre funéraire d'Agamemnon les libations dont l'a chargée Clytemnestre: Τάσδε δυσμενεῖς χοὰς οὐκ ἄν ποθ', ὅν γ' ἔκτεινε, τῷδ' ἐπέστεφε. Ἐπιστέφω signifie ici répandre sur, et ne se distingue guère du sens de στέφω au vers 51 (πατρὸς τύμβον... λοιβαῖσι ... καὶ καρatóμοις χλιδαῖς στέψαντες...). Ne raffinons donc pas trop. L'image qui s'offre à qui vogue vers Thasos, que ce soit du Levant, du Nord ou du Couchant (au Midi, l'île est dénudée), rend évident ce qu'Archiloque a voulu dire: l'île est toute couverte de forêts, et sa silhouette régulière frappe qui est accoutumé aux escarpements, aux à-pics rocheux des Cyclades. D'où l'ὄνου ῥάχης à laquelle Archiloque la compare.

*M. Bühler*: Ein ganz anderes Bild als das des Eselsrückens gebraucht Kallimachos von der Insel Samos: er nennt sie μαστός, « Brust » (*H.* IV, 48).

*M. Kontoleon*: Die Kulte von Athena, Herakles, Dionysos sind gewiss gut bekannte thasische Kulte, und ohne Zweifel ist die



Entdeckung des Heiligtums der Athena Poliouchos auf Thasos sehr bedeutend. Nun (und Herr Pouilloux ist nicht anderer Meinung), diese Kulte sind eigentlich parische Kulte, die auch in die Kolonie verpflanzt worden sind. Ich möchte daran erinnern, dass nach der Erzählung der Inschrift E<sub>1</sub>, der Kult des Dionysos durch Archilochos in Paros eingeführt worden ist — und sicherlich nicht aus Thasos. Athene Poliouchos ist die Hauptgottheit der Stadt Paros, auf ihrer Akropolis verehrt, vgl. *RE* s.v. Paros. Nebenbei möchte ich bemerken, dass Athena auch auf einem Hügel auf Chios (Emborio) verehrt war. Das Epitheton πολιοῦχος ist nicht überliefert, aber ist auch für Chios wahrscheinlich. Gewiss nicht zufälligerweise ist die Weihung an Ἀθηνᾶ Πολιοῦχος in Thasos auf einer chiotischen Scherbe eingeritzt. Zum Beiwort εὐδείελος möchte ich bemerken, dass an der Nordküste der Insel Ikaros die kleine Stadt liegt, die heute Εὔδειλος heisst. Nun, dieser Ortsname wird auf das alte εὐδείελος zurückgeführt — wie ich glaube mit vollem Recht. Nun liegt diese εὐδεί(ε)λος Stadt von Ikaros am Meer — ist aber für den vom Norden her Fahrenden fast schon von Chios aus zu sehen. Ich glaube also, dass εὐδείελος kein Ort sein muss, der auf einer Höhe liegt, im Gegenteil.

*M. Pouilloux*: Quelques remarques sur les panthéons de Paros et de Thasos. C'est un domaine où il convient de n'affirmer qu'avec la plus grande réserve: normalement Thasos emprunte ses dieux à Paros. Mais certains d'entre eux peuvent prendre dans la colonie une importance qu'ils n'avaient pas dans la métropole: ainsi Héraclès, pour lequel précisément Archiloque écrit un hymne; ainsi apparemment aussi Dionysos ou Hermès.

*M. Wistrand*: In his vivid and convincing picture of Archilochus' historical and social background, Prof. Pouilloux emphasized that Archilochos was no mere adventurer but the proud scion of an ancient and noble family. He was the third generation in the pedigree Tellis, Telesikles, Archilochus. Now in the Pausanias passage referred to (X 28,3; Treu p. 118) the Poet is said to be ἀπόγονος τρίτος Τέλλιδος. These words taken in their

literal and logical sense — without resorting to the complication of « inclusive counting »—say that Archilochus was the great-grandson, not the grandson of Tellis. This interpretation might have a further advantage. If, as some scholars think, Tellis is a short form of Telesikles it would be mere natural for the bearers of these names to be grandfather and grandson than father and son. Are the chronological implications of this interpretation so serious that it has to be rejected, although it seems to me to be the easier one ?

*M. Pouilloux* : Le texte de Pausanias décrivant la lesché de Cnide à Delphes fait d'Archiloque le représentant de la troisième génération à partir de Tellis. Cette indication invite à conserver la dissociation Tellis-Télésiclès et à refuser la conjecture de F. Hiller von Gärtringen, fondée sur une suggestion de H. Pomtow, aux termes de laquelle Tellis serait une abréviation de Télésiclès, et les deux personnages devraient être confondus. Il est d'autant moins tentant de se rallier à cette suggestion que les noms de Tellis et de Télésiclès continuent d'être portés simultanément parmi les notables de Thasos au VI<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle. Certes, il reste de difficiles problèmes de chronologie à résoudre, et le terme de « missionnaires » que A. Bonnard a employé en parlant de Tellis peut prêter à équivoque. Néanmoins il paraît très intéressant de retrouver dans cette colonisation parienne une infiltration lente et progressive, due à des familles très déterminées de Paros, entreprise familiale avant d'être une fondation politique de la cité.

*M. Kontoleon* : Ich wäre geneigt, trotz Pausanias Tellis und Telesikles, also den Vater des Archilochus, als eine und dieselbe Person anzunehmen, weil sonst die zeitliche Entfernung zwischen Tellis und Telesikles zu lang wäre und die Gründung der Kolonie zu hoch datiert werden müsste. Denn die Nachricht des Pausanias, Tellis und Kleoboia hätten als « missionnaires » die *ἱερά* von Demeter nach Thasos hinüber geschafft, ohne von der Schar der ersten Kolonisten begleitet zu sein, schwer glaublich ist — mindestens bleibt es ohne Beispiel in der Geschichte der Kolonisation.